

**CENTRE
D'ART
GWINZEGAL**



DANIEL BLAUFUKS
Journal de résistance

dossier de presse / 3.11.2023 – 11.02.2024

Daniel Blaufuks

Journal de résistance

Au moyen de quelques mots manuscrits, d'une ou de plusieurs photographies, épisodiquement de coupures de journaux, Daniel Blaufuks s'attelle à un exercice quotidien d'observation, de poésie et d'introspection. En dehors de la régularité de la pratique et de la date du jour, la seule figure qu'il s'impose est celle du cadre d'une page A4 promise à la composition du jour. Le projet initié en 2018, *Les jours sont comptés*, s'ingénie à rendre tangibles les interrogations, les réflexions et les obsessions de l'artiste. Mais s'il s'agit bien de la tentative d'écriture d'un journal, la première personne du singulier en est bien souvent absente, et sa lecture ne nous donnera que peu d'éléments sur la vie intime de son auteur. C'est le journal d'un enfant de l'exil, qui s'estompe dans les mots de plusieurs langues : celle de ses grands-parents juifs exilés d'Allemagne et fuyant le nazisme ; le portugais, sa langue d'adoption ; le français, la langue des surréalistes et de Perec qui traverse son œuvre ; et enfin l'anglais qui appelle la fulgurance de Bob Dylan ou de nos imaginaires cinématographiques. Les sujets qu'il représente ne sont jamais vraiment spectaculaires. Il a fait sienne l'injonction de Jules Verne « Regarde de tous tes yeux, regarde ! »¹, et saisit, dans la banalité des petites choses du quotidien, une vérité qui nous unit. Le bruit du monde ne retentit jamais directement, c'est la lumière du dehors ou la presse qui le portent. Le journal, c'est aussi le temps, celui qu'il fait et celui qu'il est. Celui du présent qu'il enregistre et du passé qui nous hante. Celui de nos petites vies et celui de la grande histoire. Loin des vérités historiques, invité à poursuivre son travail en Bretagne, Daniel Blaufuks a appliqué ses recherches sur la mémoire de la Résistance, aux façons dont elle se construit en ruptures ou en cadences, s'érode ou s'entretient – mais aussi aux formes nouvelles qu'elle peut adopter à notre époque. Une installation de 204 pages du journal nous engage à une déambulation subjective, à la fois hommage et méditation sur la mémoire des lieux et de la Résistance de la Seconde Guerre mondiale. C'est bien d'une mémoire de la mémoire dont il s'agit ici, et si le journal, au titre programmatique, *Les jours sont comptés*, appelle parfois à la mélancolie, il nous rappelle aussi que chaque jour est nouveau et que son histoire s'écrit au présent.

¹ Michel Strogoff, de Jules Verne (1876).



tu was soldat 0905

8-8 NOV 2020

When they forced across the border I was cautioned
to surrender this I could not do I took my
gun and vanished les allemands étaient cher
moi ils me dirent "résigne toi" mais je n'ai
pas peur j'ai repris mon âme I have changed my
name so
my wife
I have no
of them are
woman gave
hidden in the
soldiers can
out a whisper there were
this morning I'm the only
ning but I must go on the frontier are my prison
oh, the wind, the wind is blowing freedom soon will
come then we'll come from the shadows
allemands étaient cher moi ils me dirent "résigne
toi" mais je n'ai pas peur j'ai repris



13 NOV 2020

0905

jeudi,



aux commémorations de la libération d'Auschwitz.

0683

-à l'heure



allemande

0906

8 MAI 2020

Femmes

les deux jeunes femmes, Marie-Jeanne Noach et Jeannette Laz, qui furent exécutées le 10 août 1944, quelques jours après la libération de Scaër, après « un procès expédié et une sentence injuste ».



Aoudoues

0896

7 AOUT 2020

garder memoire



coat. mellowen

1421

« L'antisémitisme,



c'est notre problème à nous »

0689

civil



courage



Portrait de Rose Valland vers 1930.

1989

résistance



Le siège du palais de la Moneda, le 11 septembre 1973, à Santiago du Chili. HO/Prensa Latina/APP



ponten

0688

the part is a country
that issues no visas.



we can only enter it illegally.

1995

Magali Nachtergaele

L'infra-ordinaire de l'Histoire

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'exode des ressortissants en danger dans l'Europe sous domination nazie et fasciste passait par un chemin dont l'une des dernières étapes sur le Vieux Continent était Lisbonne. C'est dans ce dernier port du bout du monde, encore ouvert vers l'Afrique ou l'Amérique, que s'arrêta la famille juive allemande de Daniel Blaufuks, lors des exodes massifs des années trente et quarante, et qu'il porte en héritage, près de deux générations plus tard. Chez Blaufuks, les traces de l'exil sont partout palpables. Photographe archiviste, diariste, Blaufuks accompagne son quotidien de prélèvements d'images, coupures de journaux, pensées et notes brèves, dans une esthétique ramassée de la légende ou du haïku. Depuis plusieurs années, à Lisbonne où il habite, mais aussi lorsqu'il se déplace à l'étranger, il compose une œuvre mémorielle qui plonge autant dans le passé que dans le fil des jours, où parfois rien ne se passe, ou alors si peu.

Il ne cache pas l'influence de Georges Perec et de W. G. Sebald, l'un pour la mémoire amputée de sa famille, l'autre pour le rôle des images dans ses livres qui sont autant de carnets d'exil. D'un côté, on voit surgir les souvenirs des disparus, au détour d'une stèle ou d'un article qui évoque des résistants fusillés, d'un monument en mémoire de déportés, ou de noms de rues, de bouquets de fleurs fanées. Dans *La Disparition*, Georges Perec écrit un récit sans la lettre *e*. Tour de force qui n'a épargné que les voyelles des nom et prénom de l'auteur. Mais ce jeu oulipien cache une absence plus cruelle. Supprimer la lettre la plus fréquente de la langue française, c'est créer une douleur à la lecture, provoquée par le fait que l'on ne peut que remarquer cette absence, et qu'on ne fait que chercher la lettre dans tout le livre, en vain. Cette disparition, tout comme *W ou le souvenir d'enfance*, sont des images allégoriques de l'Holocauste. Chez Sebald, la distance de l'exil invite à recomposer des souvenirs, des récits, en plaçant les images dans une imprécision flottante. Des images historiques sans attaches. De Perec, Blaufuks reprend plus directement *La tentative d'épuisement*, titre hommage qu'il donne à la série sur sa fenêtre à Lisbonne, et la plus célèbre de la place Saint-Sulpice : ce goût de l'observation précise, systématique, déjà présente dans *Les Choses*, coïncide avec une réflexion théorique sur le quotidien, du côté de la sociologie avec Henri Lefebvre, ou du côté des médias avec Roland Barthes.

La série des fenêtres évoque la lumière latérale des scènes de genre et d'intérieur de Vermeer. L'environnement est nu, dépouillé. Seules passent les nuances de luminosité qui laissent deviner le temps qu'il fait, les variations de soleil et d'ombre, qui sont aussi une métaphore de la perception que l'on peut avoir des événements historiques. Que saisissons réellement du monde extérieur, de ses zones d'ombre ? Comment

savoir distinctement quand non pas le temps, mais les temps changent ? Les collages qui accompagnent les images de Blaufuks, ces coupures de journaux, ces polaroids qui disent l'instantanéité des saisies, invitent par bribes des reflets du présent et du passé, ou plutôt de l'histoire au présent, comme si la mémoire surgissait dans le moment à travers une plaque de rue, un monument, ou une allusion qui éveille la curiosité en quête de traces. Les images sont accompagnées de brèves légendes manuscrites, signature discrète du photographe, qui d'un geste indique sa présence elle aussi fugace. La légèreté de l'image, dans le fil des *quotidiens*, l'autre nom qu'on donne aux journaux, reflète la dimension intime de la traversée historique, tissant un lien entre vie intérieure et fil collectif. C'est dans l'infra-ordinaire, une notion perecquienne, que l'histoire se livre aussi. Entre ces deux pôles, la mémoire juive en Europe et ses traces, et le quotidien d'un photographe enfant de l'exil, le voyage oscille entre des journées anodines et des surgissements visuels. Certaines pages du journal témoignent de collisions entre passé et présent, laissant surgir la vie qui se joue à l'arrière-plan : à Paimpol, « haut lieu de la résistance », indique la légende à la main, un « hommage aux fusillés » découpé dans le journal régional *Le Télégramme*, une brève indique que l'ex-maire de la ville a porté plainte après avoir retrouvé l'une de ses chiennes « agonisante » dans son jardin. Si les images semblent paisibles, d'apparence tranquille, les textes font exister la violence dans une fulgurance qui éclaire tout autrement ce que l'on peut y déceler de prime abord, comme une surface des choses qui serait tout à coup troublée par une pierre lancée dans l'eau, rendant toute perception plus difficile. La délicatesse conceptuelle du travail de Blaufuks se niche dans cette humilité face à l'appréhension par l'image, et la compréhension par le texte, du monde. À d'autres moments, sa voix se fait plus claire, écrite non plus au crayon à papier mais à l'encre, quand surgit à côté d'un café vide un soudain « fuck marine le pen », et fait basculer en graffiti rageux le discours qui se trame en filigrane. Jouant d'un contraste dans les tons, la page suivante affiche deux fleurs séchées délicatement scotchées à côté d'une paisible image de chapelle à Loudéac, et l'annonce de projections de films d'histoire. Ainsi la vie intérieure suit elle aussi une météorologie émotionnelle, que l'essayiste Pierre Pachet avait décrite comme un « baromètre de l'âme » à propos du journal intime.

Le chapitre « Bretagne » du journal fonctionne comme une parenthèse géographique au sein du grand projet que Daniel Blaufuks conduit depuis cinq années, méthodiquement, quotidiennement. Composé comme un ensemble autonome, quoique prélevé dans une série plus large, il est une traversée mémorielle et intime du territoire, aux vastes contours, sans folklorisme, en quête des mémoires résistantes. Alors que le terme est dans les esprits associés aux réseaux actifs pendant la Seconde Guerre

mondiale contre l'occupant nazi, le terme prend un sens plus large quand il se pense dans la contemporanéité, ou une histoire plus longue de la Bretagne, traversée par des mouvements indépendantistes. Les images de la Libération jouxtent ainsi malicieusement des capsules de Breizh Cola, rappelant la culture résistante aussi du pays où est situé, non sans malice, le petit village « d'irréductibles » qui tient tête à l'Empire romain. Moments de résistance qui résonnent avec d'autres actualités, plus lointaines, comme en Turquie, où deux phrases collées - « sous le pouvoir d'Erdogan » et « les femmes plus exposées » - associent plusieurs espaces de résistance, loin de Bretagne, mais avec lesquels Blaufuks tisse un lien subjectif.

La simplicité du dispositif sur la page donne à voir une journée en résistance. Parfois, bien souvent, il n'y a rien à faire. Un message arrive, appelant à passer à l'action. Côté forme, la page est à comparer à l'espace de travail de l'artiste, la table, celle posée à côté de la fenêtre, et éclairée de cette lumière fragile qui passe à travers les vitres translucides de son logement lisboète. Ce scrapbook, intitulé *Les jours sont comptés*, est fait de matériaux simples, comme s'il fallait ne garder que le minimum, dans l'urgence d'un avenir qui paraît menacé. Mais il renvoie aussi à la matérialité de la vie qui suit son cours, accessible à tout le monde. À portée de main, papier, ciseaux, crayon et photographies transposent une sorte d'Instagram non virtuel où les voyages se font archives sensibles. Ces déplacements et enquêtes de Blaufuks en Bretagne ont eu plusieurs phases, l'une poétique, pendant laquelle il voyageait seul, baigné de son propre imaginaire littéraire et touristique. Puis c'est guidé, à deux, sur les traces des résistants de la Seconde Guerre mondiale, au gré de recherches physiques et sur internet, qu'un parcours de mémoire s'est formé à travers quelques signes au bord de la voie express ou la mémoire des habitants, écrivant une contre-mythologie personnelle et subjective de la Résistance française. Journal double, de l'intériorité du photographe et du monde qui l'entoure, son décompte des jours compile plusieurs mois de traces quotidiennes. L'alternance de texte et d'images traduit aussi le rythme de la vie qui change, par petits bouts de rien qui finissent par former des imaginaires fluctuants de notre relation à l'histoire autant qu'au présent.

Biographie

Daniel Blaufuks est né en 1963 au Portugal où il réside aujourd'hui après avoir voyagé de manière extensive et vécu en Allemagne, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Docteur en philosophie, professeur entre autres à la Faculté des Beaux-Arts de Lisbonne, il emploie majoritairement la photographie, la vidéo, le texte, et présente son oeuvre sous la forme de livres, d'installations et de films. Interrogeant les liens entre photographie et littérature, Daniel Blaufuks a une prédilection pour des questions telles que les connections entre l'espace et le temps, et l'intersection de la mémoire privée et publique. Il est l'auteur de nombreux livres acclamés par la critique et son oeuvre a fait l'objet d'expositions monographiques en 2011 au Museu de Arte Moderna de Rio de Janeiro (Brésil), en 2014 au Museu Nacional de Arte Contemporânea do Chiado à Lisbonne (Portugal) ou encore en 2019 au Pavilhão Branco, Galeria Municipal, Lisbon (Portugal) avec un commissariat de Sérgio Mah.



L'AUORE
J'Accuse...!

INFORMATIONS PRATIQUES

Vernissage le jeudi 2 novembre à 18 h 30
Exposition présentée
du 3 novembre 2023 au 11 février 2024

Centre d'art GwinZegal
4, rue Auguste Pavie, Guingamp

Ouvert du mercredi au dimanche,
de 14 h à 18 h 30 / Entrée libre
Fermé le 31 décembre ainsi que les jours fériés

En dehors de ces horaires, des visites gratuites
sont organisées pour les groupes en contactant
au préalable le centre d'art GwinZegal.
Tél. 02 96 44 27 78 / mail: info@gwinzegal.com

CONTACT PRESSE

Mélanie Goualan
melanie.goualan@gwinzegal.com
Tél.: 02 96 44 27 78

La série *Journal de résistance* est issue d'une résidence du Centre d'art GwinZegal en partenariat avec le Musée de la résistance en Argoat. Avec le soutien de la Région et de la Drac Bretagne, dans le cadre du dispositif de résidences d'artistes plasticiens en territoire.

Exposition en partenariat avec la Galerie Jean-Kenta Gauthier
Centre d'art contemporain d'intérêt national, GwinZegal bénéficie du soutien du ministère de la Culture DRAC Bretagne, du conseil régional de Bretagne, du conseil départemental des Côtes-d'Armor, de Guingamp-Paimpol agglomération et de la Ville de Guingamp.
Le Centre d'art GwinZegal est membre des réseaux Art contemporain en Bretagne et Diagonal.